

À CONDITION QUE...

Non, ce ne serait pas vrai. Le 3 mars, vous ne seriez pas sorti de la maison. Personne ne vous aurait vu glisser cette lettre dans la boîte de la poste, rue des Acacias. Vous seriez resté chez vous, emmitoufflé dans un vieux manteau, sur votre canapé noir, celui qui est troué à droite, avec votre chat Prosper sur les genoux. D'ailleurs, ce jour-là, le thermomètre n'aurait pas dépassé les quatre degrés. Pas un temps où on aimerait aller se promener. Surtout vous. À votre âge. Et avec cette fluxion de poitrine. Et puis, il aurait plu. Pas beaucoup. Non, pas beaucoup, du crachin. Mais quand même, cela ne vous aurait pas incité à sortir. Par contre, le bon côté de la chose, les nuages bas auraient empêché les rosbifs de venir bombarder. Ce n'aurait pas été une raison pour aller déambuler dans les rues. D'autant plus qu'elles auraient été quasiment désertes, les rues. Les gens auraient préféré rester chez eux. Comme vous. Alors, comment auraient-ils pu vous voir poster cette lettre ? Vous chez vous, eux chez eux. Ce serait impossible. Mais les rumeurs... Le vieux, celui de la villa jaune, là-bas, au coin de la rue Jaspers, oui, celle-là, eh bien, il paraîtrait que c'est lui qui... Si, si, il paraîtrait. N'importe quoi ! Puisque, à ce moment-là, vous seriez sur votre canapé noir, avec Prosper, blotti contre vous, ronronnant d'aise de se sentir caressé sous le menton. Ce serait bien une preuve, non ? À condition que...

Le 3 mars, il n'aurait pas plu. Ce serait alors le 2. Ou peut-être le 4. Mais le 3 mars, le soleil aurait brillé toute la journée, ce qui aurait réchauffé un peu l'atmosphère. Et on en aurait eu besoin. Avec les nouvelles restrictions de charbon ! Mais, mauvais côté de la chose, le ciel bien dégagé aurait permis les bombardements ennemis, anglais, sans doute. C'est pourquoi, après avoir vainement cherché Prosper, vous vous seriez résigné à rejoindre l'abri habituel, celui de l'avenue Geoffroy. Vous y auriez, bien entendu, retrouvé tous vos voisins, le gendarme du 14, avec sa femme pleurnichant comme à chaque bombardement ; et puis, la belle blonde du 21 qui, à son habitude, vous aurait jeté un regard glacial, tout ça parce qu'une fois, profitant d'une coupure d'électricité, vous lui auriez caressé les seins ; et puis, la famille Lapins – tous les ans, la mère se retrouvant enceinte, vous les auriez ainsi surnommés – toute en cris, en larmes, en gifles et en gros soupirs ; et puis, bien sûr, votre voisine, la mère Cadenet ; et enfin, le concierge du 19, (un immeuble pour pouilleux !), toujours silencieux, avec la pipe au bec et les yeux fixés sur la pointe de ses chaussures. À chaque explosion, les parois de l'abri trembleraient, et chacun se boucherait les oreilles en fermant les yeux. Ce serait après, quand les vagues des bombardiers se seraient éloignés, quand le silence serait revenu, un drôle de silence avec des appels et des gémissements, que le concierge vous aurait dévisagé avec une insistance gênante. Vous auriez un

instant résisté en refusant de baisser les yeux ; alors, il se serait levé, aurait ôté sa pipe et craché par terre, juste devant vous, avant de sortir, en traînant les pieds. La mère Cadenet aurait souri. Et aussitôt, vous auriez pensé à la lettre et à la boîte de la poste. Pour vous venger. Mais ce ne saurait être vous, puisque vous vous seriez trouvé dans cet abri, à cause des bombardements. À condition que...

Et même, dans le cas improbable où, le 3 mars, vous n'étiez pas chez vous au début de l'alerte, vous auriez pu rendre visite à votre ami, Jérôme Daillet, un ancien de la Légion des Patriotes. Vous auriez été, tous les deux, en train de vous souvenir des bons moments d'avant, d'avant la guerre, des bagarres avec les cocos, des beuveries pour fêter les victoires ou pour se consoler des déculottées. Le hurlement des sirènes aurait interrompu vos bavardages ; juste le temps de foncer vers le plus proche abri (enfin, d'essayer de foncer, car à votre âge...), et le grondement des bombardiers aurait déjà saturé vos oreilles. Bien sûr, après l'alerte, en rentrant chez vous, vous auriez eu la possibilité de passer par la rue des Acacias... Mais il aurait fallu avoir la lettre sur vous. Il aurait fallu l'écrire avant de vous rendre chez Jérôme. Et vous n'en auriez pas parlé à votre vieux copain, de cette lettre ? Impossible ! Et puis, vous n'auriez peut-être pas choisi le chemin le plus court, celui de la poste. Vous auriez pu longer le canal, prendre la rue des Forges, appelée aussi la rue des bordels... Vous devriez la connaître, cette rue des Forges. Autrefois, vous... Non ? Ah bon ! Possible... Donc, la rue des Forges, puis l'allée des Sentiers Perdus, et vous déboucheriez avenue Geoffroy. Voilà. Dans ce cas, pas de poste, pas de boîte, pas de lettre, pas de regard accusateur, pas de sentiment de culpabilité. Donc, pas de coupable ! À condition que...

Et puis, comment auriez-vous pu connaître la présence de ces deux enfants chez votre voisine, cette brave madame Cadenet ? Du reste, vous n'auriez eu avec elle que de très bonnes relations. Alors, pourquoi l'auriez-vous dénoncée aux autorités compétentes des forces d'occupation ? Ce ne serait pas parce qu'une fois, lors d'une discussion un peu vive, elle vous aurait traité de sale collabo ? Non, vous lui auriez pardonné depuis longtemps ! Et puis, des enfants ! Même juifs ! Ce ne serait quand même pas de leur faute d'être de la race maudite des assassins du Christ ! Pourquoi auriez-vous rejeté sur ces pauvres innocents la responsabilité de leurs ancêtres ? D'ailleurs, ce serait l'évidence même, vous n'auriez pas pu savoir qu'ils étaient là, tout près de vous, cachés dans le grenier de votre voisine. Ils n'en seraient jamais sortis, de ce grenier ; sauf lorsque la police serait venue les déloger. Ce ne serait pas la police ? Ah ! Oui. Vous auriez confondu avec la milice... Mais à travers les fentes des persiennes, vous auriez eu des difficultés à distinguer les uniformes. Surtout à quatre heures du matin ! Mais vous auriez parfaitement vu, au milieu d'une masse noire hérissée de mitraillettes et de fusils, ces pauvres gosses qui donnaient la main à la mère Cadenet. Ce serait quand ils auraient disparu à l'intérieur du camion que vous auriez poussé ce soupir de soulagement qu'on pourrait peut-être vous

reprocher. Mais ce serait tout ; autrement, comment oser supposer que ce serait vous le corbeau, l'auteur de la lettre anonyme postée le 3 mars, rue des Acacias ? Vous qui, en bon chrétien, sauriez pardonner à votre plus mortel ennemi. À condition que...

En supposant que vous auriez aperçu ce ballon multicolore qui aurait traîné sur la pelouse du 12... Par hasard, vous seriez monté, ce jour là, sur votre escabeau pour jeter un œil chez votre voisine, et vous l'auriez vu ramasser rapidement la balle en regardant avec crainte autour d'elle. Et quand vous l'auriez apostrophée, elle aurait sursauté, comme prise en faute. Cela vous aurait paru étrange, d'autant plus que, lorsque vous lui auriez demandé à qui appartiendrait « la chose » cachée dans son tablier retroussé, au lieu de vous envoyer au diable comme d'ordinaire, elle aurait détourné son regard et se serait précipitée vers sa cuisine, la tête basse, en marmonnant. À partir de ce jour-là, vous auriez guetté ses allées et venues, et vous auriez constaté l'insolite grosseur de ses sacs à provision. Pour une personne seule, eh bien !... Ce ne serait que par pure curiosité que vous auriez continué ce petit exercice d'espionnage jusqu'à ce que..., simplement par pure curiosité. Personne, sur le coup, ne se serait permis de vous accuser. Mais, après la « Libération » (il paraîtrait que ça s'appellerait comme ça !), les langues de vipères se seraient déliées... Le vieux, celui de la villa jaune, là-bas, au coin de la rue Jaspers, oui, celle-là, eh bien, il paraîtrait que ce serait lui qui... Non ! Ce ne serait pas vous ! Personne n'aurait pu apporter la moindre preuve. Et vous seriez blanchi de tout soupçon. À condition que...

C'est quand ils sont entrés, avec leurs revolvers et leurs vieilles pétoires, leurs brassards F.F.I. et leur bravade de faux héros, que j'ai compris que tout était fini pour moi, et que je devais partir, sans condition.